

Patrick Drevet

**Huit
petites études
sur le désir
de voir**

Le Chemin

nrf

Gallimard

Une parole silencieuse

Lire, je crois, c'est d'abord accueillir la solitude. On ne peut bien lire, et pleinement, que seul. En ce sens, il est vrai que la lecture comporte des prolongements dangereux, car la solitude qu'elle requiert peut virer à l'isolement : alors elle est le plus court chemin pour oublier le monde et pour se fuir soi-même. Mais je veux moins m'interroger sur le phénomène de la lecture dans une acception générale que sur l'activité même de la lecture, sur la qualité de la solitude où elle nous entraîne, quels que soient les mobiles plus ou moins sains qui nous y ont conduits, les effets plus ou moins pernicious que nous lui demandons, quelle que soit même la valeur des livres qui nous en donnent l'expérience.

Non, il n'existe pas beaucoup d'autres activités où l'on doive être aussi seul. On peut travailler en observant autour de soi ou en dis-

cutant avec des collègues; on peut se promener en compagnie; on peut prier en communauté; on peut regarder un tableau en essayant de transmettre à ses proches les émotions qu'il procure; on peut assister à un spectacle en échangeant ses impressions avec des voisins tandis qu'il se déroule. La lecture est une activité qu'il est impossible de partager : pareille en cela aux expériences les plus denses, le sommeil, la souffrance, l'amour, elle mobilise jalousement tout l'être.

Il suffit d'observer les conditions qui nous sont nécessaires pour lire : la lecture nous retire de la vie active, du monde, du soleil. Elle nous incite à gagner notre chambre ou une pièce à l'écart, un peu sombre, que nous puissions rapidement remplir de notre présence, ou bien l'ombre d'un arbre dans un jardin. Les moments qui lui sont les plus favorables correspondent aux heures où la frénésie de la vie entre dans une sorte de léthargie, où le monde ne nous entoure plus que de sa palpitation régulière et tranquille, comme désireux lui-même de n'être pas dérangé et tolérant le seul accompagnement des insectes menus : pause de la sieste ou longues heures d'accalmie de la nuit. La lecture appelle des circonstances qui sont autant de conditions

pour un repli, pour un recueillement, pour une retraite.

Cette solitude et cette concentration indispensables à l'acte de lire sont telles que même la personne qui nous est la plus chère en est exclue. Qui, au cours de sa lecture, n'a pas éprouvé soudain comme insupportable la présence d'un proche dont la curiosité, ou seulement l'attention, le regard, par-dessus son épaule, se posait sur lui? Alors même que cette personne aurait déjà lu le livre qui nous occupe, qu'elle nous l'aurait conseillé, qu'avec elle nous nous sentons en confiance et qu'à son égard nous n'avons aucune raison de n'être pas transparent, nous éprouvons la nécessité de lui cacher notre lecture, nous rechignons à dire exactement où nous en sommes, à quelle page précise.

Pudeur étrange puisque enfin nous ne sommes pas les seuls à avoir lu ce livre; qu'après sa lecture, nous en parlerons, découvrant que les autres l'ont aimé pour les mêmes raisons. Mais il est vrai aussi que nous aurons le sentiment de l'aimer pour une autre raison encore, plus indistincte, plus enfouie, qui nous sera propre et que nous n'oserons clairement expliciter autant parce que nous ne le pourrons pas que parce que nous aurons peur de le faire. Cette raison est ce que nous taisons toujours, elle est

ce qui tient indissolublement à notre individualité, à notre chair, à une manière de sentir et de comprendre qui nous est exclusive. Comme si, en cours de lecture, le livre avait absorbé ce qu'il y a de plus intime en nous et qu'il devait désormais éternellement le détenir : confondu aux émotions vécues en le lisant, il deviendra le souvenir indélébile et chèrement tu de notre secrète blessure. Dans la solitude absolue à laquelle elle nous a contraints, la lecture apparaît comme la remontée de chacun jusqu'au noyau de son originalité, jusqu'au centre de son inexprimable mystère.

La sensation de ce que nous taisons est l'affirmation de notre solitude; pourtant elle est joyeuse : elle est aussi la révélation de notre liberté. L'étrangeté de l'expérience du « lire » en est encore accentuée, car, si nous y réfléchissons, l'inconnu qui a écrit le livre s'est adressé à nous en ce qu'il avait lui-même de plus solitaire, de plus incommunicable. Le livre est cette médiation curieuse qui place face à face, ayant exigé de chacun la solitude et la disponibilité les plus intégrales, deux êtres qui s'abandonnent l'un à l'autre comme ils ne le pourraient pas en se rencontrant, pas plus qu'ils ne le pourraient séparément même avec les êtres qui leur sont les plus proches. Lecteur, je suis face au livre

celui que personne ne peut savoir que je suis, celui que je ne pourrais pas montrer de moi autant parce que les autres me contraignent malgré eux à être ce que je suis pour eux que par peur de leur faire mal ou de les décevoir. Le livre est cet inconnu toujours à même de lire au plus profond de moi et d'accueillir ma singularité tout entière. Son regard inaverti détient le pouvoir de recevoir tous mes possibles. Et ne serait-ce pas, plus que le refus de l'effort demandé, celui de ce dépouillement, de cette lecture à nu de soi-même à quoi conduit la lecture, qui en écarte tant de gens?

Il en va aussi d'un pouvoir particulier à l'écrit, et chacun n'a pu manquer de l'éprouver en comparant ce qu'il peut dire au téléphone, par exemple, et ce qu'il peut exprimer dans une lettre. Dire et écrire sont deux modes de communication qui ne se recoupent pas. Il est certaines choses de moi que je ne saurais dévoiler par oral, soit parce que je n'en aurais pas le temps, soit parce que je ne pourrais pas gommer, raturer, chercher les mots les plus justes, soit parce que le récit que j'aurais à faire demanderait des développements que le langage parlé ne permet pas. La disponibilité de mon interlocuteur varie selon qu'il m'écoute ou qu'il me lit, mais ma voix elle-même change selon que je parle ou

selon que j'écris, et il est des pans entiers de ma sensibilité passant dans l'écriture qui ne le pourraient dans une conversation, ou qui alors paraîtraient incongrus, maladroits, blessants. L'écriture fait entrer le silence dans la parole. Elle me maintient dans ma solitude mais elle respecte aussi celle de l'autre, et la lecture est toujours la révélation qu'une solitude fait à une autre de ce qu'indiciblement elle est.

Aussi bien, lire permet d'accéder au fonds secret de l'autre plus lumineusement qu'on ne le pourrait au cours d'une rencontre. La lecture silencieuse apprend la patience d'être tolérant et aimant. Elle lave la parole de cette violence qu'elle prend souvent à l'oral parce qu'alors elle est plus ou moins, comme le geste, un moyen entaché du désir de l'emporter sur l'autre, de le convaincre, de le posséder. Et autant à écrire on se donne plus intégralement à toucher, autant à lire on accepte d'être touché plus intégralement, car le corps lui-même, bien que ce soit en ce qu'il a d'invisible, est inscrit dans la phrase qui traduit le mouvement d'un regard, la mesure d'une respiration, le rythme intime d'une existence singulière.

Cela suffirait à démontrer que, contrairement au préjugé tenace, la lecture ne saurait être toujours une évasion. Elle est même d'autant plus

exaltante que, tout en retrouvant chez l'auteur ou chez le personnage des émotions qui sont nôtres, nous ressentons aussi ce qui nous en distingue. Un auteur ne ravit jamais ni ne cherche à ravir notre solitude : au contraire, il nous la révèle en nous rendant sensible à la sienne et à celle de tous les autres. On l'aime pour ce qu'il nous invite à voir, pour ce qu'il nous découvre de l'invisible, pour ce qu'il nous fait aimer.

La lecture s'avère une expérience existentielle spécifique. Elle est un mode de communion sans doute moins complet que la rencontre de deux présences, mais plus consciente, plus attentive, plus fervente peut-être. Il y a ici un paradoxe, car la lecture, qui permet le contact de ce qu'il y a de plus intime en nous avec ce qu'il y a de plus intime en l'autre, reste l'expérience la plus pudique qui soit. Nous y avons la révélation de la solitude d'autrui mais aussi la certitude que cette solitude connaît la nôtre : c'est, par-dessus le temps et l'espace, la découverte d'une infinie fraternité.

PATRICK DREVET

Huit petites études sur le désir de voir

Ces huit petites études s'attachent à décrire des expériences infimes qui appartiennent à la vie de tous les jours. L'auteur souligne dans l'expérience de la lecture la part irréductible et incommunicable que cette activité suscite en nous. Une évocation de Lyon le conduit à approcher l'invisible de la ville. Un examen minutieux de la technique cinématographique lui permet de mettre en valeur la personnalité d'un film.

Comment les gestes d'un menuisier, d'un élève, d'un peintre, d'un serveur, soumis à des lois très contraignantes, en viennent-ils à suggérer le plus intime de la personne ? Comment la vision et l'attrait du corps d'autrui le modifient-ils à proportion de la perception plus précise qu'on en a ? Comment l'irruption soudaine du silence reconduit-elle, hors des mots, à *l'évidence*, tels sont quelques-uns des axes empruntés ici par Patrick Drevet pour traquer, toujours au plus près de sa source, le désir qui nous porte vers le monde.



9 782070 723126



Édition de la Publication 91 V A 72312

ISBN 2-07-072312-7